LD128-23.qxp 21.6.2009 18:19 Page 1

JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

128

27 juin 2009
paraît cinq à six fois par an
vingt-troisième année

«Strč prst skrz krk !»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Relecture

«Dis la chose comme elle est.»

TOUTES les gazettes en ont bavé des ronds de chapeau : la récente biographie que Jean-Luc Barré a consacrée à François Mauriac révèle que ce dernier fut longtemps raide dingue amoureux d'un écrivain suisse, de quinze ans son cadet. La presse d'investigation (*Le Matin*) n'a pas manqué de rappeler que l'objet de l'affection durable du plus illustre des romanciers catholiques bordelais avant Philippe Sollers occupa, quelques années plus tard, le poste de chef de l'état-major particulier du général Guisan, avant de se lancer dans la carrière diplomatique. Les romans et autres ouvrages de Bernard Barbey, puisque c'est de lui qu'il s'agit, ont été à cette occasion mentionnés, sans que quiconque trouve le temps de les lire.

Il vaut la peine pourtant de relire d'un œil neuf *Aller et retour*, classique de la littérature résistancialiste helvétique, paru en 1967 aux éditions de la Baconnière. Sous-titré *«Mon journal pendant et après la "drôle de guerre"»*, le livre consiste en une sélection (maints passages ont été retranchés, prévient l'auteur) de notes prises sur le vif, centrées sur les missions par-dessus la frontière que l'auteur accomplit sur ordre de Guisan afin de préparer une éventuelle entrée des troupes françaises en Suisse au cas où la Wehrmacht attaquerait sur le Rhin (tout en sachant que d'autres officiers menaient la démarche inverse).

Les amateurs de gaudriole et de psychanalyse découvriront vite de quoi nourrir leur obsession respective : *«ce qu'on trouvera dans ce petit livre est avant tout le récit d'une liaison.»* (préface, p.11) Un retour du refoulé semble affleurer çà et là : *«Le lecteur appréciera si cette liaison était, comme d'autres, dangereuse. À lui de juger si elle fut nécessaire. Pour moi, bien sûr, poser la question, c'est la résoudre.»* (p. 15) *«Les bureaux* [de l'Etat-Major] *sont à l'école des filles, sans filles.»* (p. 32) On se moquera de l'indéniable coquetterie de l'officier suisse qui, de passage à Paris début mai 1940, trouve le temps de se rendre chez Weston pour acheter des bottines, *«préférables à nos bottes pour entrer en campagne»* ; de son goût des mondanités, qui l'amène le 9 juin, encore dans son appartement parisien, à mettre à l'abri ce qu'il y possède de plus précieux : sa collection d'autographes ; de cette attention minutieuse portée à la *«légère teinture»* des cheveux du général Gamelin et à ses *«leggins à boutons, faits d'une matière insolite»* (p. 66) ; ou encore de cette façon maniérée de désigner Guisan : *«Chic, très chic* old man» (p. 147). Les douze photos du livre, qui ne montrent que des hommes (sauf celle qui représente le château de Vincennes), accentuent cette atmosphère de corps de garde.

Mais trêve de gaudriole ! Le plus intéressant est ailleurs. Comme la mission hautement confidentielle qui lui a été confiée, le journal de Barbey baigne dans le non-dit. De l'exergue (*«Dis la chose comme elle est.»* Diderot) aux jugements sur les officiers supérieurs rencontrés en France comme en Suisse, en passant par les évaluations de la situation, le ton est toujours retenu, bridé, jamais de politique ou d'avis tranché, mais toujours la recherche des qualités, visibles ou cachées, des personnalités rencontrées, y compris Marcel Pilet-Golaz ou ce fasciste notoire de colonel Bircher. Il s'agit d'être de bonne compagnie, de trouver le bon ton. Pas de place pour le conflit d'opinion, la divergence d'intérêt. Etat d'esprit unanimiste de 1939-1940 ou prudent apaisement vingt après les faits ? Il faudrait avoir accès au manuscrit pour répondre.

Cette dissimulation est parfois mentionnée. *«Plus je vais et plus je suis attentif à la signification de certains silences, très éloquents chez nos amis français.»* (p. 61) Quelques mois avant «l'étrange défaite», la dernière rencontre avec Mauriac (en compagnie de Madame et du jeune Claude) se résume à évoquer ce restaurant du Rond-Point des Champs-Élysées *«où nous nous étions enfournés, après le 6 février 1934, pour échapper aux poursuites et aux coups des agents qui chargeaient à travers les pelouses.»* (p. 85)

Au final, on retiendra que l'occultation de ses rapports sentimentaux avec Mauriac (que ce dernier, après quelques audaces juvéniles, transforma en tabou, allant jusqu'à réclamer sa correspondance à un proche comme Daniel Guérin) avait certainement fort bien préparé Barbey aux nécessités de l'action clandestine. Toutes les occupations, toutes les oppressions l'ont démontré : ce ne sont pas les êtres les mieux insérés dans la société, les plus conformes, qui sont les premiers à entrer en résistance. Dans la guerre de l'ombre, Barbey se débrouilla fort bien, allant jusqu'à être chargé de la même mission par le Général et le chef de l'État-Major, sans que ce dernier s'en doute.

Une autre conclusion serait de suggérer que la norme familialo-patriarcale, si présente dans la propagande officielle de ces années-là, ne touchait pas forcément l'ensemble des élites, et que d'autres modes de vie, des échelles de valeurs décalées et des formes d'indépendance d'esprit (ou de double morale, c'est selon) pouvaient largement coexister au cœur du dispositif de la «défense spirituelle».

L. N.

Bernard Barbey
Aller et retour
À la Baconnière, 1967, 179 p., chez les bouquinistes

«Incrédible, mais véridiréel!» (Cécile Lecoultre, *24 Heures*)
«J'en suis sidéré.» (Philippe Barraud, commentaires.com)
«Grmmmmmmmmpfffff!» (Le Ronchon, *La Nation*)
«Il n'y a qu'en ville qu'on peut voir de pareils trucs citadins.»
(Les rédacteurs à la ligne des zurbanités sur RSR1)
«Copieurs!» (www.domainepublic.ch)

Seule de toute la presse, «La Distinction» publie ce bimestre une page entièrement composée de texte, avec des lettres, des chiffres & des signes de ponctuation

Voir en page 2

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro :
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Jules-Etienne Miéville
Line Naphta
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Igor Texte
Marcelin Switch

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, *L'Improbable Royaume* était un faux plaisamment machiné dans le but d'égayer grands et petits. Les fins limiers de notre lectorat n'ont pas manqué d'y détecter des emprunts manifestes à Napoléon, Saint-John Perse et Pedro Almodovar. Quant à la prétendue Serenabe, ou Teroth, projetée spectralement par l'ingénieux artefact d'un savant dérangé, les adulateurs du muet auront deviné derrière cette évanescente apparition la sublime et iconique Louise Brooks, telle qu'eurent la chance de la connaître quelques privilégiés parmi lesquels nous ne fûmes pas, ce dont nous restons à jamais inconsolables.

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2009

«Je ne suis pas le seul à être de mon avis.»
Didier Burkhalter, conseiller aux États (RAD-NE), supra RSR1-La Première, 18 mars 2009, après 18h00

«Si les jeunes sont les plus touchés par le chômage, ils ne le sont pas davantage que les plus âgés.»
Un professionnel, cité dans la légende de la photo in *Le Temps*, 8 avril 2009

«Mais il y a deux éléments qui vont être des pierres d'attouchement, si je puis dire, de la future politique dans les villes.»
Olivier Meuwly, historien mais radical, supra RSR1-La Première, 31 mars 2009, vers 18h45

«Je crois que la décision, elle est caractérisée par trois adjectifs : cohérence continuité, et sérénité.»
Denis Froidevaux, vice-président de la société suisse des officiers, supra RSR1-La Première, 26 fév. 2009, 7h30

«Le groupe socialiste sera partagé en deux moitiés probablement inégales.»
Pierre Bonhôte, député socialiste, au Grand Conseil neuchâtelois, 31 mars 2009

«Pour l'instant, c'est la politique de l'autruche avec un strabisme divergent : ils [les éditeurs] *gardent un œil dessus* [les livres électroniques].*»*
Pascal Vandenberghe, directeur général de Payot et taupe extralucide, in *24 Heures*, 22 avril 2009

«…faire comprendre ce que signifie mourir de faim, de maladie, ou sous les balles. Il est très difficile d'appréhender ce genre de situations si on ne les a pas vécues soi-même.»
André Simonazzi, vice-chancelier de la Confédération, in *Le Temps*, 9 mars 2009

«En Suisse, l'impact de la crise ne s'est pas –ou pas encore– fait sentir aussi brutalement que dans d'autres pays anglo-saxons.»
Yvan Vuignier, directeur de Swissfriends.ch, in *Le Temps*, 8 avril 2009

(À s'être farci depuis un moment…) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures :
MA-VE 9h00-18h30, SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:19 Page 2

Courrier des lecteurs

Nuisances littéraires

À mon avis, dans votre dernière livraison, il y a au moins trois apocryphes. Comment voulez-vous que l'on s'y retrouve si vous sollicitez de vos rédacteurs de se substituer à des auteurs aussi pompeux qu'impénétrables ? À croire que vous n'avez plus aucune confiance dans l'intelligentsia.

Jean-Jacques Marmoretan,
ex-président d'une commune
du Chablais valaisan

Le petit bout de la queue du chat

Je voudrais apporter mon appui à M. Clarme, qui semble bien isolé dans sa quête de chansons, et ajouter mes demandes aux siennes. Pour ce qui me concerne, je cherche «La servante du château» de Ricet Barrier, «Où sont les hommes ?» de Jacques Debronckart, ainsi que «Mon voisin du d'ssus, c'est Jésus». La consultation des sites «peer to peer» ne fournit aucune solution – sans doute parce que ces titres n'existent pas sous forme numérique. De plus, elle est désormais devenue illégale et dangereuse. Je suis abonnée à la phonothèque de la Riponne et détentrice d'un brevet de scout, et encore membre d'un organe délibérant qui me donne un pouvoir de représentation non négligeable. Mais à cause de cela, je ne peux pas courir le risque d'être dénoncée par M. Hadopi, qui semble vouloir ajouter à sa lutte contre le secret bancaire une attaque en règle contre les internautes.

Marie-Angélique Barelle,
à Vers-chez-les-Broutilles

Et de quatre!

Ce monsieur de Besançon n'a rien compris à ce qui est dynamiquement pertinent et historiquement heuristique. Savoir si oui ou non le système soviétique était un produit marxiste léniniste d'une révolution prolétarienne ou s'il était le produit bolchévique d'une révolution figée par des arrivistes petits-bourgeois, ou encore jusqu'à quand il a conservé les germes d'une authentique révolution permanente (étaient-ils déjà cryogénisés dès 1924, ou ont-ils été conservés jusqu'en 1928), voilà qui permet de poser les bases de l'action internationaliste néo-prolétarienne en Franche-Comté aujourd'hui et pour demain. Ne pas le voir, c'est s'exposer à une alliance contre-nature avec un parti communiste déliquescent, avec des sociaux-traîtres, avec des écologistes néo-bourgeois ou avec des syndicats dont la couleur vire au jaune. Si (et parce que) le spontanéisme post-situationniste a périclité et si (et parce que) le maoïsme n'a pas débouché sur autre chose, de manière immédiate ou immédiate, que la reconversion au capitalisme financier le plus brutal, la pureté de la lutte et sa dynamique prolétarienne ne doivent souffrir d'aucune compromission. L'homologie structurale entre le vrai patrimoine immatériel, mais profondément matérialiste, et les luttes qui ont lieu à la fois dans la rue, dans les ateliers et dans les laboratoires, pourrait aisément être rapportée à l'homologie que la science biologique progressiste établit entre les apports pavloviens du début du siècle passé et le séquençage du génome. Elle permet aisément de prendre en compte à quel point les notions de patrimoine (qu'elles se rapportent à la biologie ou à la culture) intègrent un élément plus progressiste que celui que la sociobiologie bilobale, obsédée par la légitimation statistique de l'idéologie nouillorquaise de l'*achievement* (dans les affaires de Wall Street et dans le business de Broadway), a prétendu repérer et établir. Les débats fondamentaux entre […].

Charles-Michel Dolonguex,
membre de l'avant-garde,
case postale internationale

Nous avons renoncé à imprimer la suite de la lettre qui argumentait en 24 pages serrées des mérites (et surtout des défauts) respectifs du lambertisme, du lefortisme, du castoriadisme et du mandelisme. [*Réd.*]

La belle idée!

Sur une page de droite –et cet emplacement est déjà tout un programme– de votre précédent numéro, un mystérieux Bisontin intimait, avec de lourds sous-entendus à l'appui, à la grande Marcelle Rey-Gamay l'ordre de mener campagne en vue de l'inscription du trotskysme romand au patrimoine immatériel de l'humanité.

L'immense Marcelle répondra comme bon lui semble, mais il serait regrettable de ne pas prolonger cette brillante idée. Créons dès demain une commission internationale pour la définition du «patrimoine institutionnel de l'espèce humaine». Nous pourrons ainsi graver dans le marbre de l'éternité toute *«organisation sociale qui a enrichi la science sociologique et qui laissera dans l'histoire une trace profonde»*, pour reprendre les termes du doctorat *honoris causa* que l'Université de Lausanne accorda en 1937 à Mussolini.

Comme candidate à la première ligne de cette mémorable liste, je propose l'actuelle Municipalité de la capitale vaudoise. En effet, cet exécutif, le plus à gauche du pays (avec Le Locle), où la droite n'occupe officiellement qu'un strapontin, a réussi en peu d'années à mener dans bien des domaines une politique à ce point contraire à ses idéaux proclamés qu'elle laisse rad-lib-PDC-UDC et l'Edipresse romande hagards, incapables de formuler la moindre critique argumentée et qu'elle est parvenue à désespérer ses propres électeurs.

L'espace compté dévolu à l'indispensable courrier des lecteurs ne permet guère d'entrer dans les détails, il suffira pourtant de rappeler brièvement :

– que l'exécutif lausannois se donne comme axe urbanistique majeur la densification des quartiers populaires, en faisant disparaître au passage les seuls agréments que présentent ces zones périphériques oubliées, comme le plateau de verdure de la Blécherette ;

– que l'autre grand projet architectural a manifestement pour objectif de bâtir sur le même emplacement quelque chose de plus hideux que les halles du Comptoir ;

– que l'accoutumance progressive au Partenariat-Public-Privé (le PPP : une drogue dure) a mené la Municipalité à lever de nouveaux impôts sans chercher l'assentiment des taxés, puis à capituler devant leur fronde ;

– que la police intervient à tort et à travers, mais pas à bon escient, en interdisant un seul soir de l'année la beuverie hebdomadaire de Montbenon, au motif que l'Edipresse romande s'est soudain mise à l'étiqueter *botellón* (avec l'accent) ; en prenant d'assaut les sacripants qui jouent à la tortue romaine lors du défilé du 1er Mai ; en embastillant *illico presto*, lors de l'inauguration du M2, les adolescents blasphémateurs qui osaient interrompre le babil de Moritz Leuenberger ; en interrompant autoritairement ce même jour la distribution du supplément M2 de *La Distinction* (après 3 heures et 3'000 exemplaires diffusés), sans jamais par la suite s'expliquer ou s'excuser pour cette atteinte à la liberté d'expression.

On pourrait aussi mentionner une valse-hésitation autour des tarifs d'électricité, accompagnée d'explications absconses ; une restriction kafkaïenne des subventions aux associations prenant en charge l'alphabétisation des migrants ou encore une politique en matière de drogue qui offre sur un plateau les seringues qui permettront à ses adversaires de l'anesthésier.

Oui, Lausanne avance, mais dans quelle direction ?

Jules-Étienne Miéville,
collaborateur épisodique de
La Distinction,
à La Pontaise-dessous

Expérience métaphysique

Je n'ai rien contre personne, si je puis m'exprimer d'une manière qui, mêlant et juxtaposant astucieusement les semi-négatifs, troublera peut-être quelque lecteur attentif et confondra quelque autre distrait. Il n'empêche que rien ni personne ne me détournera de l'idée que certaines langues sont plus sonores que d'autres. J'ai ainsi traversé la difficile épreuve consistant à tenter de se concentrer sur un texte difficile (pas une recension rédigée par mon protubérant «maître» d'autrefois ou jamais, Cornulaz-Epallaz, pour (ne pas) le nommer, ni une dépêche apparemment factuelle parue dans un journal gratuit, mais par exemple votre feuilleton, pas ?), dans un compartiment de train, alors que juste à côté des locuteurs bien intentionnés s'enflamment devant le paysage lémanique dans une langue d'ancien occupant, en principe congédié en 1798.

C'est difficile, et cela confine même rien de moins qu'à l'impossible. J'ai même expérimenté l'usage d'un appareillage permettant d'écouter de la musique – emprunté à ma fille, à laquelle je dois tout puisqu'elle me permet de dire qu'elle est mon admirable fille. Peine rien moins que perdue, la diphtongue alémanique traverse les écouteurs les mieux adaptés aux oreilles. Et c'est encore pire en première classe, où les passagers veulent s'assurer et convaincre quiconque est dans leur proximité de leur insigne importance.

Au moins, au bord de la route, on n'entend rien : ni les touristes ébahis ni la musique se déversant avec force écouteurs, ni rien d'autre, hors les moteurs. Je me demande si je ne vais pas écrire un essai mieux que Pascal Quignard là-dessus. Cela me permettrait peut-être de renouveler mes odes à Maude – croyez-vous, chère rédaction à qui je fais mine d'écrire, qu'elle en pense rien ou quelque chose ?

J. J. Mépfer-Kenzo,
stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Bâtiment «Transhumanzoïde», Université populaire

Le coin de lA broutille de service

La personnalité

LE diable est le technicien du spectacle fabriquant les détails de l'apparence. C'est le mage de l'image – le constructeur de toiles et le vendeur d'étoiles. Sur le champ des feux où rampent les candidats, cet arrangeur de la lumière portée ouvre ici et là des gouffres dans les miroirs, comme une araignée, pour que des anges y chutent, comme des mouches. Silence ! Le spectacle continue. Un peu à l'est d'Eden, l'usine du décor tourne toujours ; le client n'est jamais mort.

***

Pour moi le monde ne suffit pas, je veux voir dans mon miroir, le matin en me rasant rien que pour eux, par milliers briller vos yeux. Petit papa Noël, ne m'oublie jamais –je veux tous les jouets et je veux que tout soit jouet. S'amuser, ne voir que des sourires, faire des fêtes, c'est ma drogue. Je ne veux plus qu'on m'impose de défaites. Pour changer le monde, changez de monde ! L'astuce, c'est l'escamotage ; j'ai subtilisé même mes propres souvenirs, subtilement, sans que je m'en rende compte. Je me suis remplacé à mon propre insu et de plein gré. Certains diront que j'ai trop de personnalités (au moins deux). Moi je dis que… Ce qui est troublant… C'est cette obsession qu'a la presse de me critiquer. Prenez Platon : il a montré que nous ne sommes bons qu'à l'illusion, et on le place au Panthéon ; je démontre la même chose et je baisse dans les sondages. Le peuple n'est pas sage. La réalité, on s'en moque, c'est un rhume qui doit passer, un danger à éviter. Une personnalité ne peut être une personne alitée.

***

Alité dans cette prison, je regarde les araignées de Robben Island tendre leurs pièges. J'aimais bien la lumière, mais c'est à l'ombre que j'ai appris à distinguer leurres et lueurs (1). Quelle patience pour voir enfin ma noirceur éclairer les murs. Lorsque j'essaie de discerner ma figure, sur les pierres transpirantes, afin de savoir à quoi je ressemble, ce n'est pas mon visage que je découvre dans les reflets nocturnes, mais des inconnus étranges. Je ne cherche pas à fuir, je garde les yeux ouverts pour voir le noir. Ne pas fuir vers la grande lumière blanche, garder juste les yeux ouverts le plus longtemps possible dans la prison noire. Dans cette ère de solitude où personne ne m'a vu depuis tant de temps, un désir infini est né en moi : regarder. La lumière n'est pas ce qui nous éclaire, c'est ce que nous réussissons à voir.

***

Flashes, caméras et micros –journaux, télévisions et radios, sont les pièces du nouveau mécano que j'ai commandé pour Noël. Je veux construire quelqu'un, moi, que l'on voie de loin (comme un mirage dans le désert, une promesse de dessert). Mes faits et gestes deviendront vos rêves, ils seront cotés en bourse… Dans notre bulle, nous spéculerons au jeu de l'ego…. Mes actions (et les trompettes de la renommée) nous libéreront du joug des obligations, et nos illusions gonfleront comme autant de bénéfices (et de bulles de savon) : nous récolterons les deniers du culte.

***

Dans ma cellule de Robben Island, je fais avec ma bouche des bulles de salive qui montent lentement, iridescentes, de courts instants, jusqu'à ce qu'un petit mouvement de l'atmosphère, une broutille, un léger déplacement d'air, les fasse exploser. Seuls demeurent (2) alors les murs noirs, mes miroirs.

lA broutille

1) «Mais, Leurres et Lueurs, de vos défunts Présages, / Naissent des Rêves lourds comme des Enfants morts.» Birago Diop. *Leurres et Lueurs*, Présence africaine – poésie, 1960

2) René Char. *Seuls demeurent*, Gallimard, 1945

LES ÉLUS LUS (XCVI)

Savoir-faire

«Au moment où je lis dans *24 heures* qu'il est très facile de se procurer de la cocaïne à Lausanne, on annonce à la radio un débat sur la simplification de l'orthographe.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Je me dis : pain béni pour ma prochaine chronique. Je vais tenter de me dépasser dans l'amalgame qui plaît tant à mes lecteurs et à mes électeurs. Je saute sur mon ordinateur. Je présente les deux infos. J'assène tout de suite que *c'est en réalité le même débat : convient-il de banaliser ?** J'affecte de développer les deux thèmes : *Si les dealers se multiplient chez nous, c'est que la consommation de cocaïne s'est banalisée / S'il convient de simplifier l'orthographe, c'est que trop de gens ne savent plus écrire.* Je consolide avec des déclarations de spécialistes, mais comme je ne veux pas d'ennui avec mes confrères médecins, je veille au déclassement et à l'anonymat du premier : *le «tout le monde sniffe» admis par un étudiant en médecine • la «baisse de maîtrise de l'orthographe au cours des vingt dernières années» reconnue par la linguiste Marinette Matthey.* J'enfonce le clou en soulignant que *la parenté de pensée est évidente : banalisation.* Maintenant il me faut un coupable commun pour encore mieux lier la sauce. J'ose ? Allez, j'y vais. C'est la faute *au courant éducatif né dans la foulée de mai 68.* Enfant roi, fumette, cocaïne, d'un côté. Libération de l'expression à n'importe quel prix, de l'autre. Et j'avertis sans rire : si on continue, on en arrivera *à dépénaliser les drogues et à admettre l'orthographe phonétique.* Devant cette double menace de catastrophes, mes lecteurs avaleront la pilule avec délice : *Refuser la banalisation, c'est créer un ordre, établir une hiérarchie.* (Faudra que je demande au metteur en page de mettre ces fortes paroles en haut de colonne.) *Il y a un vrai qui se distingue du faux, un juste qui se distingue de l'injuste, un beau qui se distingue du laid.* Je sous-entends ainsi que refuser d'obéir aveuglément aux valeurs traditionnelles conduit à cette banalisation que j'ai joliment diabolisée grâce à l'exemple extrême de la drogue. Maintenant je vais politiser le débat en partant de quatre propositions non démontrées.

1. Les règles de l'orthographe sont ***de même nature*** que celles qui protègent de la drogue.

2. Certains cherchent à ***détruire*** les règles de l'orthographe.

3. Certains veulent ***supprimer*** les différences sociales.

4. Ce sont ***les mêmes*** qui veulent abolir les règles de l'orthographe et les différences sociales.

Pour noyer le poisson, rien ne vaut le style dit du Maire de Champignac : *Certains choisissent de supprimer les difficultés orthographiques pour supprimer les différences sociales. Nous préférons la démarche opposée.* Sic. Après ça je n'ai plus qu'à faire passer la conclusion en force : *La banalisation est l'aboutissement naturel de l'idéologie égalitariste obstinément défendue par la gauche et si mal combattue par la droite.*

Et voilà le travail, j'ai réussi en quelques tours de passe-passe à prouver que le conservatisme et le traditionalisme sont les seuls remèdes à la banalisation ! Ça, Monsieur, c'est du métier. Je me fais parfois penser à l'ange qui explique à Oin-Oin que pour s'envoler il suffit d'y croire et qui, lorsque ce dernier s'écrase au bas d'un pont, avoue en riant à son copain : on a beau être des anges, on est des beaux salauds. J'envoie tout de suite mon article au journal ; je leur laisse bien sûr le soin de corriger les fautes d'orthographe.»

p.c.c. M. R.-G.

* Les phrases en italique sont bien de l'article «Cocaïne et orthographe» de Jacques-André Haury, député d'écologie libérale, paru dans *24 heures* le 27 mars 2009.

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:19 Page 3

Comprendre les médias

La fabrication des nouveaux-phénomènes-de-société

1. Piochez au hasard dans l'actualité, quelques événements, locaux de préférence, ne présentant aucun lien apparent les uns avec les autres. Mêlez les situations les plus diverses, négligez l'ensemble des contextes que le simple bon sens vous obligerait à prendre en compte, confondez les victimes et les coupables, le privé et le public, le tragique et le ridicule, l'important et l'insignifiant, la politique et les variétés, le métaphysique et l'anecdotique.
2. Trouvez un point commun minimal, fût-il insignifiant, sans craindre la banalité et la trivialité. Il suffira de trouver une dénomination moderne, un emballage scintillant pour faire accepter des lapalissades. (Les sciences sociales actuelles, comme la psychologie de bazar, la sociologie de bistrot et la sexologie de salon, fournissent en permanence des concepts incertains et des étiquettes approximatives.)
3. Vous tenez dès lors ce qu'on appelle un nouveau-phénomène-de-société (NPhS). Peu importe qu'il ne soit ni nouveau, ni phénoménal, ni sociétal. Testez le NPhS à table, en famille, en groupe affinitaire, au conseil paroissial, à la pause professionnelle. Plus vous obtenez des réactions ébaubies («Tiens, c'est vrai, je n'avais jamais pensé.»), plus vous êtes sur la bonne voie.
4. Annoncez le NPhS en conférence de rédaction avec une mine gourmande, en promettant un angle inédit, un intérêt évident et surtout une adhésion probable de vastes segments du lectorat (intergénérationnels, transclassistes, multiculturels, polyglottes). Ajoutez que vous verriez bien votre article faire l'objet de l'éditorial.
5. Trouvez des spécialistes. (Attention : Willy P. est sous exclusivité pour le magazine d'une grande chaîne de distribution au logo de couleur orange.) Quelques minutes au téléphone, pas plus! Ne lisez rien, ne cherchez rien, restez absolument à la surface des choses ! En creusant le sujet, vous pourriez tomber sur des statistiques ennuyeuses et contradictoires, des avis nuancés, et –pire que tout– une suspicion de fausse déduction ou un effet de variable cachée.
6. Torchez à la hâte 6000 signes (en comptant les espaces), sans vous relire pour conserver le côté spontané de l'idée de départ. Promettez un suivi du sujet, car «la tendance est irréversible». Demandez aux graphistes de penser à une *cover* «qui en jette un max».
7. Attendez de voir quels confrères mordent à l'hameçon et intègrent votre NPhS parmi leurs thèmes récurrents. Savourez leur naïveté. *J.-F. B.*

«Les leçons à tirer des affaires Naef, Garbani, Bagnoud et Doriot», in *L'Hebdo*, 7 août 2008

Exercice pour voir si vous avez compris

Trouvez le titre à donner à un article mêlant les sujets suivants :

1. le procès de la meurtrière du banquier sado-maso ;
2. les rumeurs précédant la démission de Pascal Couchepin ;
3. les faux témoignages au sein de la police lausannoise ;
4. les licenciements de syndicalistes à Genève, Berne et Zurich.

Réponse à lire la tête à l'envers:

«Celles et ceux qui ont du mal à lâcher prise.»

Nos lauréats publient

Une vie de Constantin

CE n'est pas tous les jours qu'un ancien lauréat du Grand Prix du Maire de Champignac nous gratifie de sa biographie. *La Distinction* ne pouvait donc pas passer sous silence la parution de *Christian Constantin, l'homme*, ouvrage consacré à la vie et un peu à l'œuvre de celui qui remporta le Champignac d'Or en 2007.

Si le livre aborde différents aspects de la vie de Christian Constantin –son enfance (où se lisait si tôt son destin d'exception, l'avenir lui susurrant déjà à l'oreille ce qu'il allait faire dans le futur), son attachement au Valais, sa carrière d'architecte-entrepreneur à succès, et bien sûr, sa passion du football et son engagement pour le FC Sion– le style inégal et hybride de l'écriture ralentit quelque peu la lecture et casse sensiblement le rythme narratif: on peine à se laisser entraîner.

C'est que l'ouvrage est un livre collectif: ouvrant le bal, la prose de Philippe Dubath, journaliste sportif et écrivain, se révèle fine et agréable à lire, mais la reprise en main du chapitre suivant par l'expert-philosophe Jean Romain alourdit dramatiquement le texte. Cependant, si Constantin, mécontent du résultat, a viré son premier biographe, Philippe Dubath, il a également été insatisfait du travail de Jean Romain, remplacé au chapitre 3 par Ariane Dayer, elle-même jetée comme une malpropre au milieu du chapitre 4 au profit de Beat Kappeler, qui visiblement consterna à tel point Constantin qu'il engagea Philippe Sen pour poursuivre sa biographie sur un mode bédéistique. Le contrat ne fut sans doute pas rempli puisque d'autres rédacteurs s'enchaînent encore: Adolf Ogi, Eric Lehmann, Manuella Maury… Finalement, les trois derniers chapitres sont rédigés par Constantin lui-même, dans son style lapidaire et inimitable, et contiennent quelques perles qu'il nous est malheureusement interdit de prendre en considération pour les candidatures au Champignac, le règlement interdisant aux anciens lauréats de concourir dans les dix années qui suivent. Dommage. Reste néanmoins un portrait constrasté à plusieurs angles et une intéressante *success story* polyphonique.

A. F.

Philippe Dubath, Jean Romain, Ariane Dayer, Beat Kappeler, Philippe Sen, Adolf Ogi, Eric Lehmann, Manuella Maury, Christian Constantin
Christian Constantin, l'homme
Bernard Schläfli éd., 2009, 378 p., Frs 45.–

Devoirs de souvenirs de week-end

Garden-center de Noville, mai 2009

Inconscience de classe

ON l'a appris par la presse, la distinguée dynastie des de Pourtalès est colère. Les héritiers de l'aristocratique famille neuchâteloise d'origine huguenote estiment avoir été *«abusés»* par une *«demande peu claire et trompeuse»* en vue de consulter les archives retraçant leur passé ancestral, forcément honorable.

Un historien leur a effectivement demandé poliment de consulter ces papiers de famille au sujet des *«relations aux XVIIIe et XIXe siècles entre la Suisse et le monde extra-européen, notamment l'Afrique et l'Amérique du Sud»*.

D'un geste magnanime, l'autorisation fut accordée. Et qu'ont découvert nos nobliaux du pied du Jura à la publication des recherches? Ils ont appris qu'en ces siècles-là nombre d'Africains avaient fait contre leur gré un voyage sans retour en Amérique, et que ce commerce hautement profitable avait contribué à la fortune familiale. Étonnant, non?

Quelle ignominie! Quelle perfidie! À l'énoncé de l'objet de la recherche, qui aurait pu se douter qu'il allait être question de traite des Noirs? Quoi, en ces temps-là, on pratiquait l'esclavage? Mais nous l'ignorions, et nos ancêtres également, c'est assuré!

La mémoire fait souvent défaut aux classes populaires, qui ne transmettent à leurs descendants que des bribes de souvenirs et des miettes de patrimoine. Où allons-nous si les possédants se voient également frappés d'amnésie?

En vue d'autres demandes, nous suggérons aux riches héritiers de ce pays la plus grande méfiance à la présentation des énoncés suivants: *«Contacts industriels, économiques et financiers avec la Bavière, le Brandebourg et la Rhénanie entre 1933 et 1945»*, *«Correspondances échangées entre la Suisse et Langley (Virginie) à partir de 1961»*, *«Accueil de parents et amis persécutés en Europe dès mai 1945»*, *«Engagement de main-d'œuvre délocalisée du côté du gouvernement général de Pologne et vœux de Noël du Reichsleiter Hans Frank»*. *(I. T).*

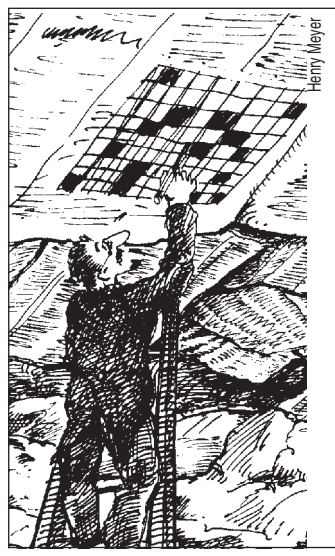
Source: *Le Temps*, 15 mai 2009

Lecture recommandée: B. Etemad, T. David, J. M. Schaufelbuehl, *La Suisse et l'esclavage des Noirs*, Antipodes, 2005, 184 p., Frs 26.–

Oumapo

Notre tout nouvel Ouvroir de Marketing Potentiel s'est donné pour but d'augmenter notre lectorat de manière significative et par des moyens dignes de *La Distinction*. Sa première expérience consiste à distribuer notre publication à toutes les personnes romandes portant un même prénom. Depuis le précédent numéro, cette révolution mercatique porte sur les Hugues, parmi lesquels un centenaire du côté de Vevey. Après un large débat et une procédure démocratique exemplaire, l'assemblée générale de l'Oumapo a choisi de poursuivre avec Huguette.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des résultats de cette tentative, qui va révolutionner la presse confidentielle à faible budget.



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Angela Merkel – 2. neuro-logiste – 3. gris – erosion – 4. E.V. – évacué – CT – 5. Lusso – être – 6. I.R.A. (ira) – test – gal – 7. neutre – e-mail – 8. arrière-salle.

De haut en bas
1. Angelina – 2. nervurer – 3. gui – saur – 4. eroses – TI – 5. Lô – votre – 6. alea – EER (rée) – 7. morces – 8. égouttés – 9. riser – ma – 10. ksi – égal – 11. étoc – ail – 12. lentille.

Rébus de la société

Solution de la page 7

Michel Zendali
(Mi – Shell – zen – Dali)

Distinguez-vous: offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:19 Page 4

Petits Mickeys et grands principes

Hermann & Yves H.
Le diable des sept mers
Dupuis, 2008-2209, 2 vol., Frs 28.10 l'un

Récit embrouillé et répétitif (on y abandonne quelqu'un sur une île déserte toutes les dix pages), personnages mal identifiés, coloriage grisouille, mélange des genres mal maîtrisé (entre le *gore* et l'aventure enfantine). Un ratage complet, qui voit un grand dessinateur contaminé par la médiocrité de son scénariste.

Frederik Peeters & Pierre Dragon
RG 1. Riyad-sur-Seine ; 2. Bangkok-Belleville
Gallimard, 2007-2008, 108 et 106 p., env. Frs 32.– le vol.

Le prétendu choc des civilisations a parfois des effets collatéraux. C'est parmi les policiers chargés de la protection de Philippe Val à la suite de la publication des caricatures de Mahomet que Johann Sfar, directeur de la collection Bayou, a rencontré Pierre Dragon, dont il fait ici un scénariste de BD. Il en résulte deux albums qui ressemblent à une série TV approuvée par le Ministère de l'Intérieur (avec juste ce qu'il faut de critique de la «Politique» pour rester crédible), où se succèdent planques, filatures, arrestations musclées, interrogatoires à poigne, rivalités de services, vocabulaire de circonstance et endogamie professionnelle. Rien de bien nouveau. Le dessin de Peeters est efficace, sans guère de fioritures, avec parfois de beaux effets de lumière.

Will & Co, Rudi Miel
L'arbre des deux printemps
Lombard, 2009, 92 p., Frs 29.80

Il n'a jamais atteint la gloire et la fortune de certains de ses confrères, mais Will est un bon exemple de ces soutiers qui ont fait avancer le navire de la BD francophone. Repreneur d'une série vieillotte (*Tif & Tondu*), illustrateur à tout faire au journal de Spirou, dessinateur d'albums expérimentaux (*Isabelle*, avec Franquin, Delporte et Macherot, *Le jardin des désirs*, un conte érotique, chose rare aux éditions Dupuis), peu intéressé par les récits que lui livraient les scénaristes les plus divers, il ne sut pas toujours faire les choix les plus heureux. Il reste méconnu, alors qu'il fut un créateur de décors exceptionnel (notamment pour *Benoît Brisefer* ou *Spirou & Fantasio*), et un bon coloriste.

Recommencé à trois reprises, laissé inachevé à la mort du dessinateur, *L'arbre des deux printemps* nous livre plusieurs débuts et quelques esquisses, ce qui permet, chose rare en BD, de contempler les étapes et les repentirs de la création. Le récit a été terminé en 2000 par une brochette d'amis et d'anciens apprentis de Will, parmi lesquels Walthéry, Hausman, Wasterlain, Hermann, Franz, Roba, Frank, Batem, Fournier, Dany, Loisel, Mézières, Derib. Cet esprit communautaire, fait d'hommages appuyés et de filiations revendiquées, illustre la tradition de transmission d'un savoir-faire artisanal, du temps où la bande dessinée ne s'apprenait pas dans les écoles.

Comme certains auteurs ont eu la modestie de ne pas signer leurs planches de manière trop voyante, le lecteur pourra exercer ses talents d'identificateur…

Posy Simmonds
Tamara Drewe
Denoël Graphic, octobre 2008, 134 p., Frs 47.70

La bande dessinée peine à inclure dans ses récits le point de vue du narrateur. Certains auteurs l'ont tenté, notamment en adaptant divers romans. Cela donne le plus souvent de longs récitatifs, de lourdes «bulles de pensée» et des cases en vision subjective bien artificielles. La coexistence de plusieurs narrateurs devient pratiquement impossible. Là réside le principal intérêt de *Tamara Drewe*. L'Anglaise Posy Simmonds a choisi de résoudre le problème de manière radicale: des textes s'intercalent entre les images pour donner à entendre la voix intérieure des principaux personnages. Ils sont trois (dont un Américain, ce que la traduction française ne rend guère), et chacun apparaît au travers d'une police de caractères différente. Les événements, présents ou passés, sont traités en BD classique. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'une régression vers un simple texte illustré, mais bien d'une répartition des strates du récit entre la typographie et l'image. Satire légère des milieux littéraires, drame de la rencontre entre les *beautiful people* des villes et les populations abandonnées des campagnes, état des lieux des relations affectives actuelles, ce livre vibre d'intelligence et de sensibilité.

Schwartz & Yann
Le groom vert-de-gris
Dupuis, mai 2009, 64 p., Frs 26.20

Attention, chef-d'œuvre pour initiés! Les volumes précédents de cette série, dont le principe est de confier chaque fois les personnages de Spirou, Spip et Fantasio à des auteurs différents, avaient déjà atteint un joli niveau, mais on peut douter que quiconque puisse désormais faire mieux.

Dans Bruxelles occupée par l'armée allemande, les héros courent en tous sens entre la Gestapo, la Résistance et les zazous, au travers d'un scénario bourré de péripéties, multipliant les allusions à l'histoire belge et à celle, pas toujours glorieuse, de la BD de cette époque-là, agrémenté de dialogues en marollien dans le texte. On retrouve l'esprit irrévérencieux qui imprégna les plus belles années de la série: aucune autorité, aucun pouvoir n'est épargné. Les décors mêlent une reconstituion soignée aux délires graphiques les plus échevelés. Les dessins de Schwartz reprennent le trait à la fois flasque et nerveux du Franquin des débuts, déjà honoré naguère par le regretté Yves Chaland dans quelques planches inoubliables (republiées dans *Cœurs d'acier*, Champaka, 2008).

Bonin & Galandon
Quand souffle le vent
Dargaud, 2009, 56 p., Frs 28.10

Les mineurs et les Gitans, les lourds et les sans-poids, la lutte des classes et la xénophobie: quelques personnages se croisent au début du XXe, avec leurs rêves d'avenir et leurs cauchemars du passé. Le dessin est habile, qui alterne sans cesse les angles, avec des couleurs oscillant entre le terreux et le crépusculaire. Beaucoup de Zola, un peu de fantastique. *(M. Sw.)*

Corrections d'auteur

Robert Cohen
Ici et maintenant
Traduit de l'américain par Lazare Bitoun
Joëlle Losfeld, février 2009, 419 p., Frs 50.60

«I would prefer not to.» Ainsi disait, redisait et redisait encore Bartleby dans la nouvelle éponyme de Herman Melville. Cette phrase obsédante et fameuse fut un casse-tête pour son traducteur français Michel Causse, qui s'en est expliqué. Après avoir recouru à *«je préférerais n'en rien faire.»*, il a opté pour *«j'aimerais mieux pas.»* (dans une postface de l'édition Garnier-Flammarion, Deleuze soutient quant à lui *«je préférerai ne pas.»*) *«I would prefer not to.»* devient ici *«j'aime mieux pas.»* Passons sur la paresse du traducteur de Robert Cohen, pour retenir l'hommage furtif de l'auteur à Melville et son *Bartleby*, nouvelle qui mettait en scène un employé aux écritures, dont on ignore tout, chez un avoué de Wall Street, et une ville, New York, au milieu du 19e siècle.

Samuel Karnish, le narrateur, presque quadragénaire, de *Ici et maintenant* est, à sa façon, un employé aux écritures dans un bureau new yorkais. Il exerce l'indispensable fonction de correcteur dans un prestigieux journal, dont il ne cesse de traverser, à l'encontre de son souhait de promotion, les différents services. Certes rassuré de vivre dans *«la ville la plus géniale du monde»*, dont, comme intellectuel, il savoure les infinies possibilités, Karnish fait montre de désabusement. *«À ce point de mon existence, la plupart des choses qui auraient pu me définir étaient toutes en négatif: je ne fumais plus, je n'étais plus marié, je ne devais plus d'argent aux impôts. C'était là toute l'étendue de ma réussite.»*

On le découvre dans un avion, qui l'éloigne momentanément de New York; il se rend au mariage –le troisième– de son meilleur ami, cherchant à maintenir sa posture professionnelle. *«Je travaillai sur un article le mieux que je le pus car les distractions étaient nombreuses. Des enfants pleuraient. Des hôtesses de l'air poussaient leur chariot dans un crissement de soie.»* Sa concentration sera définitivement détournée par des voisins de rangée, Aaron et Magda Brenner, jeune couple de juifs hassidiques. Autant madame s'exprime par son silence et par ses regards, autant monsieur se montre volubile. La conversation à peine est-elle engagée que Aaron questionne notre héros sur son judaïsme, lequel se voit conduit à signaler qu'il ne l'est pas par sa mère, qu'il n'a reçu aucune éducation religieuse. Karnish est *«moitié-moitié»*.

Ce qui ne devait être que simple badinage entre passagers deviendra bouleversement dans le parcours de vie tourmenté mais dans le fond ordinaire du journaliste: Aaron propose qu'ils se revoient lors de leurs retours respectifs à New York. Une invitation prononcée dans les airs, mais pas en l'air, qui se concrétisera lors d'une fête religieuse. Des pages et des pages plus loin. On se doutera que les silences de Magda ne dureront pas.

Entre-temps, Karnish personnage aussi contradictoire qu'attachant, se raconte, raconte sa vie. Il raconte son propre mariage, il raconte l'amour de sa vie qui y succédera, il raconte son travail de journaliste, il raconte ses amis, sa ville et, bien sûr, sa rencontre avec Aaron et Magda. Chapitre après chapitre, Cohen, formidable conteur, épuise les tableaux qu'il a décidé de traiter, comme en autant de nouvelles, selon une construction dont la chronologie chaotique constitue un leurre habile.

Contrairement à Bartleby, Karnish est un causeur inlassable. Avec pour thèmes de prédilection lui-même et New York. Nous suivons ce héros «moitié-moitié» avec délectation, en le plaignant, mais avec maints sourires, tout autant qu'il aime à se plaindre, lui qui estime que *«toute relation destructrice, ou dangereuse, a un charme bien particulier à côté duquel le reste de la vie peut sembler –surtout dans ses heures sombres– bien pâle, futile, voire superflu.»* *G. M.*

Le roi des Vaudois joue au plus fin

Trop de subtilité tue la subtilité

LE TEMPS OPINIONS

OPINION Vendredi 3 avril 2009

Ne démantelons pas notre système fiscal

Pascal Broulis

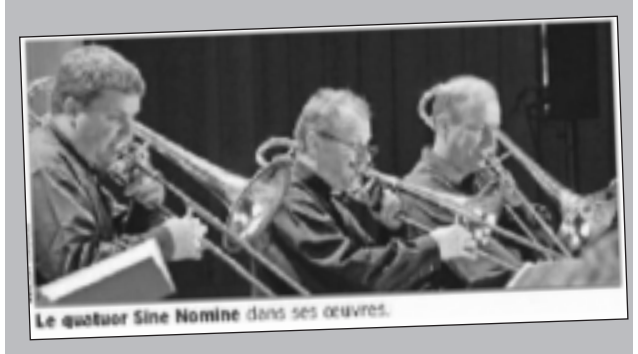
Pascal Broulis, président du Conseil d'Etat vaudois, estime que l'imposition est justement dosée en Suisse et qu'il ne faut pas bouleverser le système à cause de la crise

Mais au-delà de ces considérations fédéralistes, l'impôt direct ne pourra jamais suppléer l'imposition directe,

Le Temps, 3 avril 2009

La crise est partout

Une sévère réduction de personnel qui ne dit pas son nom



Le quatuor Sine Nomine dans ses œuvres.

24 Heures, 5 juin 2009

Lutte contre l'inculture

Revenons aux références classiques

Mais le major est bien seul au milieu des Vaudois. Qui ne sont alors pas prêts à se lever contre les Bernois en partageant la phrase d'Etienne de la Béotie en exergue du livre: «Ils sont grands parce que nous sommes à genoux».

Joël Christin, «sur les traces de Davel mercenaire» in *La Gazette*, journal de la fonction publique vaudoise, 6 mai 2009

Chaque semaine ou presque
toute l'actualité mondiale et lémanique
sur www.distinction.ch

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:20 Page 5

La femme vaudoise, cette inconnue

LE cinquantenaire de l'acceptation du suffrage féminin par les électeurs vaudois (à 33'648 contre 30'923) est passé relativement inaperçu dans une époque pourtant portée sur les commémorations. Un bréviaire de l'époque, destiné à expliquer à «la femme vaudoise» comment se servir de ses nouveaux droits, nous donne quelques indications sur la manière dont ce changement politique de première importance (doublement du corps électoral) fut perçu.

Avec une caution de Paul Chaudet, un tirage à l'Imprimerie Vaudoise (avenue Ruchonnet, longtemps en face de la loge maçonnique), ce manuel fleure son parti radical du temps du «bon bord», tout en s'efforçant de ne pas apparaître étroitement partisan. Il prolonge en fait une campagne interpartis en faveur du suffrage féminin et se présente comme un *«guide complet de la vie civique, rédigé spécialement à l'intention de la femme,* [pour la] *familiariser avec les questions nombreuses et complexes qui se posent à la communauté sur le plan politique».*

Une expérimentation à hauts risques

Dans sa préface, le conseiller fédéral dont le bourg vigneron de Rivaz a fait don à la Suisse entière s'engage prudemment, sans formuler d'opinion tranchée. Il commence par féliciter ce peuple vaudois qui *«peut s'honorer d'être aujourd'hui en position d'avant-garde dans un domaine où les opinions demeurent très partagées».* Plus loin, il tient tout de même à lui rappeler ses lourdes responsabilités: «[Cette] *expérience aura des répercussions considérables dans le reste de la Suisse. Les résultats de cette expérience, positifs ou négatifs, permettront d'accélérer ou ralentiront au contraire le développement de la cause à laquelle les Vaudois ont donné leur adhésion. C'est donc à* [sic] *eux que les Confédérés vont maintenant regarder.»* On ne saurait s'engager dans une telle aventure sans précautions, et l'instruction civique des nouvelles citoyennes en fait manifestement partie.

Après quelques généralités à propos de la politique, suit un rapide cours d'histoire d'un niveau consternant de bonhomie, à l'humour lourdaud, directement sorti des caves du Comptoir. *«Étant un peuple heureux, le peuple vaudois n'a pas d'histoire; tout au plus a-t-il eu quelques histoires au cours de sa longue existence.»* La chronologie est sommaire: *«Le Vaudois fut homme des cavernes, d'où nos braconniers, puis lacustre, d'où nos pirates d'Ouchy* [...] *Ultérieurement, la viande de cochon remplaça celle de dinosaure dans les saucissons, mais la mode est restée.»* Plus de «race vaudoise» comme avant-guerre, mais une solide obsession ethnique tient lieu de fil conducteur: les Vaudois sont *«des Celtes auxquels les Latins ont appris les bonnes manières alors que les Germains leur apportaient quelques défauts»;* les Romains forment *«la première arrivée massive d'Italiens chez nous»*; les Germains qui *«alors déjà avaient la bougeotte»* venaient prendre *«femme chez nous (phénomène qui n'a pas disparu)»*; nous devons aux Bernois un certain manque d'esprit de décision et d'initiative, mais le *«major Davel, un brave vigneron de Lavaux, marcha sur le château».*

L'instruction civique qui leur a manqué

«Les deux premiers pouvoirs sont assez semblables aux "pouvoirs" qui s'exercent dans un ménage privé: le mari étant en quelque sorte le législatif qui met les crédits à disposition, alors que l'épouse est l'exécutif qui dépense les crédits; le mari ayant en principe la direction des affaires, alors que l'épouse applique les décisions qu'il croit avoir prises.» Il s'agit d'expliquer à ces ignaresses des choses compliquées avec des mots simples qu'elles puissent comprendre. Plusieurs pages de calcul, car elles ont quand même fait des maths à l'école, exposent aux femmes la différence entre le système majoritaire et la représentation proportionnelle (cette dernière *«jouissant d'une grande vogue, qui semble s'atténuer aujourd'hui...»*).

Plus loin, un petit vocabulaire politique (avec des mots rares, comme *latoisage*) explique *conservateur* et *réactionnaire (péj.)* mais oublie *progressiste*. Plus de la moitié des pages sont enfin consacrées à la Constitution vaudoise et aux lois électorales. Les Vaudoises ont dû également lire avec passion les 44 pages reproduisant les noms de tous les syndics, députés, conseillers d'État, juges, conseillers nationaux et aux États, préfets et substituts.

La lectrice, même attentive, ne trouvait rien sur la sociologie des élus, les effets du découpage électoral ou l'existence des groupes de pression. Le discours est le même que celui que le régent adresse aux bouèbes: la loi et les institutions, sans plus de détails.

Les partis par eux-mêmes

Pour éviter tout soupçon de déformation, les six partis représentés au Grand Conseil se présentent eux-mêmes. Ces autoportraits politiques sentent souvent le découpé-collé et oublient largement la nature du public visé.

Les libéraux dont *«le peuple se détourna en 1845 lorsque, respectueux des droits des minorités, ils refusèrent de contribuer à la centralisation de la Suisse en brimant les cantons»* offrent une image quasi-centriste, affirmant que *«des chances égales doivent être données à chacun de construire librement son destin sans être sous la tutelle de l'État»* La liste de personnalités libérales ne contient aucune femme, aucun point du programme énoncé ne s'adresse particulièrement aux femmes.

Comme de tradition, les radicaux invoquent le Père fondateur: *«Philosophe, jurisconsulte, orateur et homme politique, Druey incarnait les vertus les plus diverses et les plus nombreuses.* [...] *Il se fit le champion de la lutte contre le paupérisme, alors tristement répandu, d'une fiscalité progressive, d'un enseignement accessible à chacun, d'une réforme agraire et d'une justice améliorée.»* La rengaine du pragmatisme suit l'évocation du prophète fulminant. Il est question d'*«associer la femme aux affaires publiques»* et de la *«création d'une assurance maternité fédérale».* Aucune femme n'est citée.

Les socialistes commencent par une histoire ouvrière vaudoise, sans *«épisodes éclatants et cuivrés, comme celle de nos voisins»*, puis la séparation, longue séparation, d'avec les radicaux (le divorce a-t-il jamais été prononcé?) Ils affirment avoir été les premiers en Suisse à revendiquer l'égalité politique pour les femmes, mais n'avancent ici aucune autre revendication en ce qui les concerne. Aucune femme n'est mentionnée.

Fondé en 1948, le nouveau parti chrétien-social insiste sur sa *«doctrine spiritualiste de l'homme»* et cite Jacques Maritain. Pour ce parti très porté sur la logomachie, la femme est manifestement une personne et il importe de *«tenir compte de la valeur du travail domestique des mères de famille».* Pas de femme à l'horizon.

Le Parti vaudois des Paysans, Artisans et Indépendants rappelle son audace, lui qui a choisi *«une nette position d'avant-garde dans les milieux campagnards en prenant fait et cause pour l'idée de la promotion civique de la femme»* en souvenir du rôle éminent qu'elle joua durant la guerre. Il tient à poser sur tout la *«marque du bon sens paysan»*, sans aller jusqu'au féminin.

C'est carrément *«une politique de rassemblement populaire afin de lutter en faveur d'une démocratie authentique, économique et politique, contre les féodalités financières qui font peser leur joug sur le peuple vaudois tout entier»* que revendique le Parti Ouvrier et Populaire, après avoir rappelé sa récente sortie de la clandestinité. Quelques solides éléments de matérialisme historique précèdent une liste de revendications indéniablement féministes: assurance-maternité fédérale, allocations familiales, augmentation des salaires pour tous (mais pas égalité), *«accès de la femme aux travaux intéressants»*, accès aux fonctions publiques. Le POP *«appelle les femmes à lutter pour la conquête de leurs droits afin que lui* [sic] *soient garanties, comme à l'homme, les mêmes conditions de vie et les mêmes possibilités de développement»*, il est le seul à dire un mot de la situation politique des femmes dans le reste de la Suisse. Marx et Engels sont mentionnés, mais pas Clara Zetkin.

Leurs suffrages vont...

Il serait dommage de ne pas s'arrêter un instant sur les pages d'annonces qui ont certainement servi à réduire le prix de vente de ce manuel. Les entreprises emblématiques du canton ont eu à cœur d'exprimer leurs convictions à cette occasion. Ainsi L'Innovation: *«Toutes les Vaudoises votent... leurs suffrages vont à leur magasin préféré.»* Le Crédit Foncier Vaudois rappelle aux électrices que *«l'épargne est aussi un moyen civique de participer à l'essor économique du pays».* Quant à la Loterie romande, elle joue la sérénade aux citoyennes: *«Au printemps, tous les espoirs, toutes les audaces, toutes les chances.»* La Suisse, très en avance, met en avant son assurance études ou apprentissages pour les petites filles: *«À elle aussi, toutes ses chances...»* La BCV se vante de son taux élevé (mais non précisé) d'employées et de clientes: *«Il est satisfaisant de noter à quel point la femme vaudoise se familiarise rapidement avec toutes les opérations bancaires.»*

D'autres firmes, sans doute plus attachées à la tradition, perpétuent leur message traditionnel: la verrerie de Saint-Prex SA présente ses bocaux à conserves, ses pots à confiture, ses jattes à gelée et ses bouteilles à tomates; les Parisiennes se donnent pour *«les cigarettes les plus douces de l'année»*; la Coop affirme fièrement qu'elle a été créée *«par les consommateurs pour les consommateurs»*; et la Mutuelle Vaudoise Accidents scande au masculin: *«Bien conseillé, bien assuré».*

Au dos de l'ouvrage, Lynedjian (rue de Bourg à Lausanne et Münzgraben à Berne) opte pour la séduction pure et simple et met en valeur ses tapis d'Orient au moyen d'un fier Targui menant quelques méhara.

Elles appellent de leurs vœux...

Tout à la fin, un bref appendice annonce la création récente (septembre 1959) de l'Entente vaudoise (radicaux-libéraux-agrariens-chétiens-sociaux), *«regroupement des forces modérées»*, pour *«répondre aux aspirations de la grande majorité des électrices de ce canton, qui appellent de leurs vœux la formation d'une entente».*

Depuis la version ramuzienne du *Livret de Famille*, les femmes ont bien le droit de venir s'asseoir sur le banc. Et si elles y prenaient toute la place? Vont-elles voter contre leurs maris, pour elles, pour Mme Khrouchtcheva ou même n'importe comment? Dans le doute, la droite crée l'Entente vaudoise, qui lui assurera la maîtrise du canton pour les quarante années à venir.

De même que dans les débats autour du vote des étrangers installés de longue date, une sourde inquiétude semble présente, même dans l'esprit de ceux qui approuvent la mesure. Elle s'exprime par des suggestions impensables: *«Il n'existe pas de parti féminin dans le canton de Vaud. Il est douteux qu'il en existe jamais.»* La plus forte crainte atteint le niveau mythologique. Saisis d'angoisse, les auteurs, frémissants, évoquent le retour à la gynécocratie: *«En raisonnant par l'absurde, on peut imaginer que les électrices, désormais plus nombreuses que les hommes, pourraient, si tel était leur bon plaisir, se substituer à eux dans toutes les fonctions publiques.* [...] *Écartons d'emblée cette redoutable éventualité qui ramènerait la patrie vaudoise au niveau de telle fameuse tribu de l'Amazonie, et convenons que, conformément à la sagesse naturelle de ce pays, les citoyennes inscriront leur action dans le cadre de la tradition démocratique.»*

J.-E. M.

Manuel politique de la femme vaudoise
Civis, octobre 1959, 222 p., ayant appartenu à Pierrette B., Frs 2.– au vide-grenier de Bex le 3 mai 2009

Charles Chopin en route pour le Séparatistan. ***(À se taper encore un moment...)***

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:20 Page 6

Échos d'un autre âge

LORSQUE tarde à venir l'ouvrage commandé en librairie et que vous tarabuste la crainte de voir sourciller l'ombrageux *rédenchef* à qui vous avez imprudemment annoncé une contribution, il vous reste le recours de glaner parmi les livres issus de la tradition familiale ceux qu'on n'aurait pas encore lus. C'est ainsi que je mis inopinément la main, dans une bibliothèque vitrée, sur *Le petit ami* et *Amours* de Paul Léautaud, respectivement publiés au *Mercure de France* en 1903 et 1906 et plusieurs fois réédités depuis, mais aujourd'hui absents des circuits de distribution.

Paul Léautaud soi-même! le vieux ronchon environné de ses chats, l'atrabilaire martelant de sa canne ses emportements qu'avaient jadis révélé à un public élargi ses célèbres entretiens avec Robert Mallet sur la chaîne de la Radiodiffusion Française de novembre 1950 à juillet 1951. Celui dont la biographie (ou la légende) voudrait qu'il eût proféré un impatient et hargneux *«Foutez-moi la paix!»* à la soignante qui le gardait, avant de se tourner vers le mur et de trépasser illico. Dans ces deux brefs récits, l'écrivain relate sans sensiblerie ni apitoiement sur soi les souvenirs d'une jeunesse amoureuse. Fin connaisseur de Stendhal sous le patronage duquel il se place, il se fait le disciple de son maître qui tranchait: *«L'extrême des passions est niais à noter.»*

Abandonné tôt par sa mère qui s'en fut refaire sa vie et fonder une famille à Genève, délaissé par un père distant qui était d'ailleurs un *homme à femmes*, Léautaud, enfant, grandit dans la familiarité des actrices, une atmosphère de promiscuité gracieuse avec des créatures légères et parfois vénales. Et quand la bonne l'emmenait avec elle en commissions dans les rues et les commerces du quartier où leur présence n'était pas rare, il arrivait souvent que, gamin doux et docile, le petit chéri était cajolé par les vendeuses d'amour. De là sans doute lui vinrent cette facilité d'approche et cette absence des préjugés propres à l'arrogance mâle qui feront de lui, un peu plus tard, un séducteur sans en avoir l'air, un *tombeur* par simplicité.

Employé d'abord par une compagnie d'assurances rapidement en faillite, puis chargé de besognes littéraires à la revue du *Mercure de France*, Léautaud jeune adulte prend l'habitude de vivre et d'écrire chez des cocottes dont il est le *petit ami* idéal. En toute amitié il jouit d'elles à titre gratuit et sait s'effacer de bonne grâce lorsqu'elles doivent l'évincer pour sacrifier à l'expédient des coucheries tarifées, car il faut bien payer son terme, voyez-vous. Il en parle en maints endroits avec une bienveillance gourmande, esquissant les soubassements de son attirance pour elles. Par exemple: *«Ce qui n'est pas drôle, surtout, c'est que toutes ces séances* (...) *les éreintent chaque jour davantage. Des fois, même, une mélancolie me prend à les voir se défaire ainsi presque sous mes yeux.* "Dire qu'elles seront vieilles un jour et même un peu concierges!" *me dis-je alors. Et pourtant, je mentirais si je ne parlais que de mon chagrin. N'est-ce pas la part la plus excitante de leur beauté, cette fatigue amoureuse qui vitre et cerne leurs yeux et leur durcit un peu le visage? Quand je les trouve, au lendemain d'une nuit sérieuse, un peu vannées, comme on dit, et comme un peu souillées, je jouis avec émotion de toute leur usure éclatante et triste. D'autres peuvent aimer la jeunesse! Moi, je ne sais pas si, fraîches comme des jeunes filles de bonne famille, ces femmes auraient pour moi les mêmes attraits.»*

Ou cet autre témoignage amusant et personnalisé: *«Je ne voudrais choquer personne, mais j'ai souvent soupçonné Marthe d'une certaine irréligion; du moins a-t-elle cette habitude, avant de commencer une partie amoureuse et sitôt mise au lit, de s'exclamer, en s'adressant en riant à son partenaire:* "Et maintenant, à bas la calotte!" *Mais c'est peut-être seulement pour s'amuser? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne s'emballe jamais; les grands sentiments ne prennent pas avec elle,* (...) *elle n'a jamais aimé ni désiré qu'on l'aime. Il lui suffit de se prêter, de créer du bonheur, de laisser jouir de sa beauté, de ses gestes bienfaisants apportant à plaire et à satisfaire des soins toujours neufs et, ce qui est inestimable, une impudeur à peine obscène.»*

Une impudeur à peine obscène... comme dans cette déroutante mise à distance du tragique qu'accomplit Léautaud devant la tombe, où il va parfois se recueillir (comme quoi les amours réputées superficielles ne sont pas forcément délébiles), d'une autre courtisane de ses fréquentations: *«Je me rappelle ces seins si connus, que j'ai maniés et embrassés selon mes forces, ces bras charmants, cette bouche si adroite, ces jambes très fréquentées, tout ce corps un peu voyou et toujours si complaisant.* (...) *Comme c'est loin tout cela!* (...) *Je regarde cette bande de terre sous laquelle on l'a mise, voilà bientôt trois ans, dans une longue boîte bon marché.* (...) *Je songe à tout le travail souterrain de la mort.* "Pauvre Perruche! ne puis-je jamais m'empêcher de dire chaque fois, dans quel fichu état elle doit être! Période aqueuse sans doute. Quand ce sera la période parcheminée, ce sera mieux. Mais, en attendant, ça ne doit pas être drôle."»

La seconde partie de *Petit Ami* est centrée sur l'arrivée impromptue de sa mère (chez Léautaud on passe tout naturellement des courtisanes à la mère!), venue lors du décès de sa sœur renouer avec ce fils unique qu'elle avait abandonné. Celui-ci ressentira pour cette femme imaginairement magnifiée par l'éloignement une attirance presque incestueuse. Remariée, sa mère est demeurée jeune d'apparence, enjouée, séduisante. Le fils brûle de devenir son soupirant; il vit brièvement avec elle une amitié amoureuse assortie d'une correspondance de même tonalité qu'elle reniera par la suite, lui réclamant vainement le retour de toutes ses lettres imprudentes. Il comprend que cette pseudo-idylle n'aboutira à rien quand elle lui pose un lapin au souper d'adieu prévu. C'est la fin abrupte d'une songerie sensuelle à peine ébauchée. En vrai stendhalien, Léautaud conclut son récit par une morale épigrammatique: *«Souvent le rideau tombe au moment où l'on s'y attend le moins.»*

D'inhabituelles fiançailles

Le livre intitulé *Amours* raconte par le menu ses premiers tâtonnements avec la sœur d'un condisciple qui lui en imposait et dans les bonnes grâces de la famille de qui il sut s'insinuer. Visites chez eux, jeux de cartes familiaux assaisonnés de jeux de mains et attouchements furtifs sous la table, baisers volés entre deux portes, promenades *appuyées*, tout cela avec la complicité du grand frère qui mène ses aventures de son côté et que ces canailleries arrangent. Sous la plume de Léautaud, le compte rendu de ces balades dominicales donne ceci: *«Après avoir trouvé un coin tranquille, et une place convenable pour nous asseoir, nous restions là une demi-heure, une heure, selon le temps dont nous disposions, et les caresses, les chers jeux de mains que nous pratiquions sous la table, pendant les soirées chez l'oncle, se donnaient libre cours. Jeanne était à son aise, alors, et moi pas moins, et le pantalon était vite ouvert, et les jupes vite troussées. Et pourtant quelle pureté, relative si l'on veut, nous gardions! Nous nous accordions mutuellement un assez vif onanisme, voilà tout.»*

Nous tenons là un extrait dont la franche verdeur devrait *interpeller*, comme on dit, notre époque prude et néo-puritaine qui si vite s'effarouche de la prétendue complaisance des parents ou des pratiques sexuelles des jeunes et s'alarme des branlettes ou turlutes sédatives dont, pour calmer leurs intempestives poussées de sève, nos hérodiades débutantes gratifient leurs petits amis en guise de coupe-faim érotiques... Heureusement, la connaissance des époques antérieures relativise utilement ces inquiétudes probablement surjouées (tant la hantise du politiquement correct nous transforme aisément en moutons de Panurge).

Toujours fidèle à son parti pris d'exactitude, Léautaud continue sa confession exempte de romanesque: *«J'aurais bien dû prendre quelques notes, d'ailleurs, comme j'ai toujours fait depuis, même dans des circonstances moins sérieuses, comme la mort de mon père, par exemple* (...). *J'aurais au moins quelques bonnes lignes à écrire en ce moment. Mes souvenirs, en effet, s'arrêtent là, de ce grand jour où je fis avec Jeanne, et pour la première fois, l'amour pour de bon.* (...) *Je revois ce corps d'un rose pâle, ces seins pleins et durs, ce visage brillant d'ardeur, d'autres beautés encore plus intéressantes, je respire cette odeur de rousse, chevelure et corps, mais les détails, mais mon plaisir à moi, mon ardeur... Pas plus que si c'eût été un autre. L'émotion inséparable d'un premier début, peut-être?»* Plus tard même, il partagera sa Jeanne avec un acteur en vogue plus âgé qui la promeut théâtralement, sans qu'aucun des jeunes amants s'en gêne ou s'en émeuve outre mesure.

Nous discernons donc en Léautaud, dans ces deux livres, un littérateur compulsif, souverainement indifférent au contexte historique ou politique qui l'entoure, et dont le seul souci et sujet unique est le phénomène de l'Éros et ses manifestations. Phénomène à propos duquel il ne cultive pas le moindre pathétisme, —même l'aura sentimentale dont il nimbe le souvenir de sa mère ne déserte jamais le terrain d'étude typiquement stendhalien des variations du sentiment amoureux. Et cette approche particulière nécessite un style et une écriture appropriés. Comme on aura pu en juger par les citations choisies, Léautaud montre une aversion profonde envers l'emphase ou, comme il le dit lui-même, la *phraséologie*, les *chinoiseries de l'écriture*, les *grandes machines de style* et leur *perpétuel ronron*. Dépourvue d'afféterie, sa langue spontanément classique recherche au premier chef la clarté et la fluidité. Et s'il ne parvient pas à boucler sa phrase au premier jet, l'auteur rature et recommence: *«Une phrase ne me plaît, je ne l'arrange pas, j'en refais une autre, voilà tout.»*

Amours et *Le petit ami* furent possibles dans une époque libertine et bon enfant quant aux choses du sexe, étrangère à toute notion de turpitude en matière de mœurs. Dans une ville aussi qui, sous ce rapport, ne ressemble en rien au reste de la France ni du monde: le Paris de la Belle Époque, ce labyrinthe du cœur et des sens. Ils supposent également que soit assurée à son protagoniste une modeste aisance, garante du loisir indispensable à la poursuite de telles fins. Peut-être ces deux livres témoignent-ils de l'état d'apesanteur miraculeuse d'une époque en suspens que ne lestaient plus les scrupules de la culpabilité chrétienne et n'alourdissait pas encore le carcan critique de nos consciences de soi trop soupçonneuses. Mais je préfère m'arrêter là, car je pressens avec effroi que je m'apprête à singer Cioran.

J.-J. M.

Paul Léautaud
Le petit ami
Amours
Mercure de France,
à se procurer par internet

Devoirs de souvenirs de vacances

Cathédrale de Freiburg im Breisgau (détail), 24 avril 2009

Pages culturelles

Terrifiante progression des idiolectes dans le monde

LITTÉRATURE La romancière féministe Marilyn French, dont l'ouvrage *The Women's Room (Toilettes pour femmes)* s'était vendu à 20 millions d'exemplaires dans autant de langues, est morte samedi d'une crise cardiaque à l'âge de 79 ans.

24 Heures, 7 mai 2009

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:20 Page 7

Poids et mesures

La biométrie, cette science de l'homme

À la mode du «bio», on avait l'agriculture biologique, la biodiversité, les biotechnologies et les biographies de stars. Désormais il va falloir ajouter la biométrie. Suite à la votation sur le passeport biométrique, *24 Heures* nous annonce en effet que la technologie biométrique va changer nos vies (1).

S'il est navrant que la Suisse ait accepté ce passeport, s'il est navrant de devoir montrer une patte blanche en sus d'une croix de la même couleur, avec toutes les roulades dans la farine que cela implique, cela ne fait que s'inscrire dans une certaine tradition nationale, puisque, depuis le tampon «J» de l'entre-deux-guerres jusqu'à la mention «mendiant» apposée récemment sur les passeports de Roms (2), la Suisse est à la pointe de la maculation des documents d'identité, et depuis Lavater et sa physiognomonie jusqu'à l'affaire des fiches, elle est à l'avant-garde de la réduction des humains à leur aspect documentable.

Néanmoins, dans la biométrie, le problème, ce n'est pas seulement de faire confiance (ou pas) à ceux qui géreront le fichier des données sensibles, comme le ressassent médias et politiques, mais c'est aussi, et surtout, comme le relevait Giorgio Agamben de passage à Lausanne voici deux ans (3), le fait que l'on utilise pour tous les citoyens un dispositif de contrôle inventé pour les criminels récidivistes. Un Etat qui considère ses citoyens de la sorte a de quoi inquiéter.

Biométrie semble un mot innocent et neuf, dans l'air du temps, mais ce qu'il y a de neuf, dans la biométrie, c'est la technique elle-même, et non le fantasme qui la sous-tend: au XIXe siècle, la biométrie avait un ancêtre, l'anthropométrie, utilisée par la police pour ficher les indésirables et établir les normes «physiques» de la déviance… Or, au cousinage de l'anthropométrie avec l'anthropologie physique et certaines théories racistes répond sans doute celui de la biométrie avec la biologie «idéologique» (certaines recherches menées pour trouver le gène de l'homosexualité, de la violence ou de l'alcoolisme…). Bref, on touche ici aux plus belles branches de la famille des sciences de l'homme.

On trouvait dans la philosophie du XVIIIe siècle, et singulièrement chez Diderot, la figure du géomètre, qui apportait sa contribution originale à la résolution d'un problème; nous avons aujourd'hui le biomètre, qui nous trace des frontières sur des visages et des visières sur des fronts. Évidemment cela coupe un peu les lumières… Mais le biomètre avec toute sa biomaîtrise aura beau scanner, reconnaître et apparenter des iris, des nez, des lobes d'oreilles et des doubles mentons, il ne comprendra jamais rien à la singularité humaine, qui est toujours plus que la somme de ses parties. Et dès lors, comme Brigitte Bardot dans le film de Godard (4), on se souviendra de lui sous le signe du mépris.

A. F.

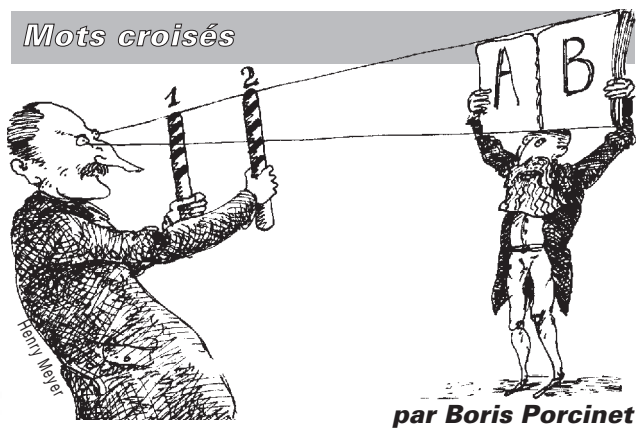
1) *«Carte bancaire, badge d'entreprise, carte de cantine, abonnement de transport ou clé de contact de votre limousine… Tous les biens et services auxquels vous avez accès pourront prochainement être sécurisés par la biométrie. En lieu et place d'un code secret, c'est votre voix, votre empreinte digitale et le contour de votre visage qui prouveront votre identité.»* Xavier Alonso, «Comment la biométrie va transformer notre quotidien», *24 Heures*, 18.05.09

2) Shahïn Ammane, «"Mendiant" inscrit dans le passeport des Roms», *20 Minutes*, 01.05.09

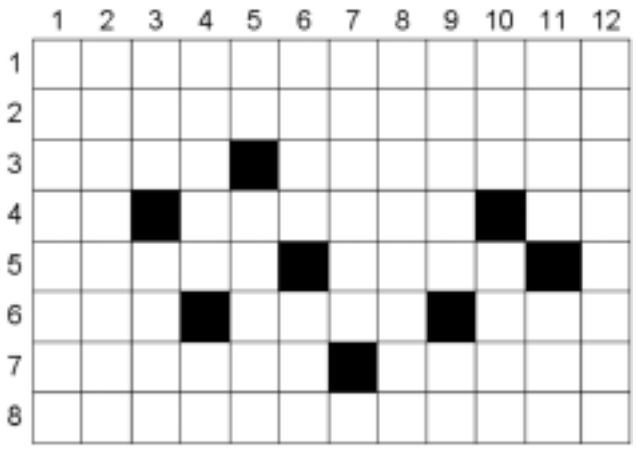
3) Interviewé dans l'émission Recto-verso par Alain Maillard, sur RSR-La 1ère, le 19.02.07, suite à l'obtention du prix Charles Veillon de l'essai pour son livre *Profanations*.

4) – Tu vois mes pieds dans la glace? – Oui. – Tu les trouves jolis? – Oui. Très. – Et mes chevilles? Tu les aimes? – Oui. – Tu les aimes mes genoux aussi? – Oui. J'aime beaucoup tes genoux. […] Et mes seins? Tu les aimes? […] Et mon visage? – Aussi. – Tout? Ma bouche? Mes yeux? Mon nez, mes oreilles? – Oui, tout. – Donc tu m'aimes totalement.

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Prend le rôle de Blanche-Neige au G8?
2. Arrive en tête dans les sondages.
3. Ni tout à fait noir, ni tout à fait blanc – Marque du temps.
4. Adresse proche – Vidé – Tour de chant.
5. Boîte de boules – Prendre position.
6. S'est rendue ou se rendra – Suit le crash, mais pas le vrai – Vitesse de chute.
7. Ni tout à fait noir, ni tout à fait blanc – Adresse lointaine mais vite atteinte.
8. Elle va connaître un sacré tabac dans les bistrots romands.

De haut en bas

1. Star comme son nom l'indique.
2. Décorer de moulures.
3. Se met sur son trente-et-un – La preuve qu'on peut encore fumer dans certaines boîtes.
4. Cordes à nœuds – Sur une plaque d'Ascona.
5. Sanctifié en 50 – Tel le crayon qui remplit cette grille, vu du journal.
6. Hasard qui fait mal les choses – Crie en direction du ciel.
7. Bouts de Gruyère, pas d'Époisses.
8. Sortis de l'eau.
9. Pompe à essence – Telle cette définition, vue du journal.
10. Derrière tout nu – Du pareil au même.
11. Iceberg de Bretagne – Se presse dans la tête en cas de besoin.
12. Il faut garder le contact avec elle, sinon on se perd de vue.

Les chemins mystérieux de la vérité

Un grand intellectuel rigoureux et un journal de référence s'allient pour révéler au monde le plus grave génocide de tous les temps

Tariq Ramadan: «Obama est pieds et poings liés sur le dossier du Proche-Orient»

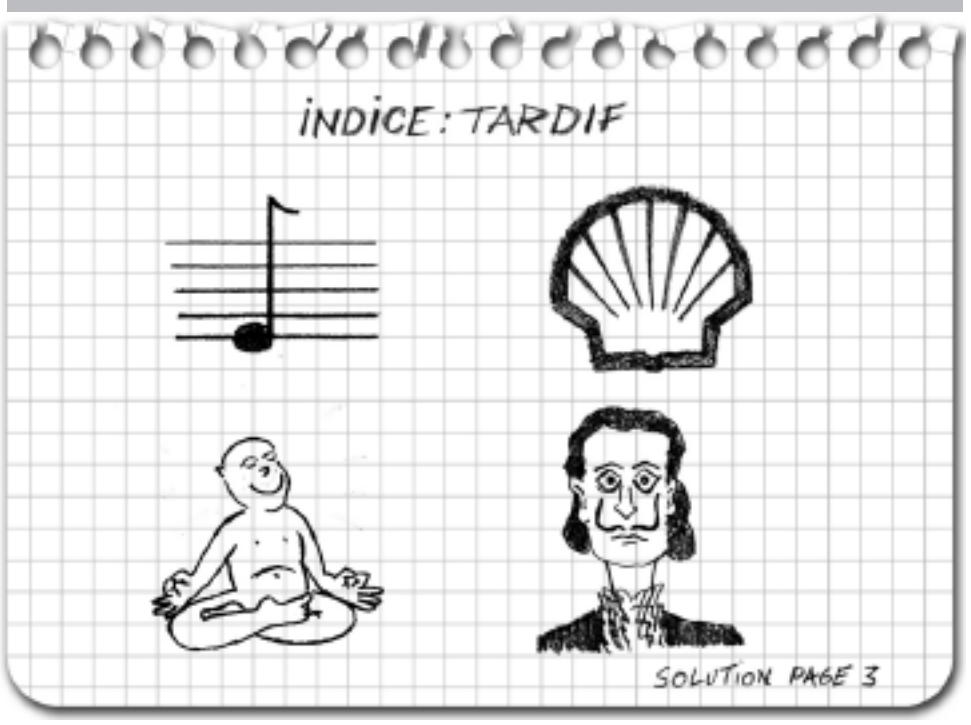
Le discours de Barack Obama au monde musulman a été majoritairement salué jeudi. Tariq Ramadan salue ce geste fort mais s'inquiète du climat de peur qui s'installe en Europe et en Suisse

Stéphanie Germanier - le 06 juin 2009, 20h05
Le Matin Dimanche

Pareil pour l'Irak où l'on passe complètement sous silence un passif critique important. Aujourd'hui c'est la guerre, mais auparavant il y a aussi eu dix ans de boycott et 500 à 700 millions de personnes sont mortes.

www.lematin.ch, 6 juin 2009

Rébus de la société



Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné!

LD128-23.qxp 21.6.2009 18:20 Page 8

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quarante et unième épisode

Résumé des épisodes précédents

Lors de la cérémonie funéraire à la mémoire d'Ignace Reiss, le communiste antistalinien néerlandais Henk Sneevliet confirme qu'il avait rendez-vous avec l'espion assassiné. L'inspecteur Not découvre également que les agents japonais à Lausanne sont plus nombreux qu'on l'avait imaginé jusqu'ici.

Du côté de Vidy,
vendredi 10 septembre 1937, 12h00

Ainsi donc, les jumeaux étaient des triplés.

Tandis que nous marchions le long du lac en direction du funiculaire d'Ouchy, David-Étienne Potterat, l'Hercule Poivrot de la Sûreté vaudoise, parut dès le premier abord réticent lorsque je lui transmis cette révélation.

– Où vas-tu chercher des idées pareilles, mon Walthi? Tu n'as pas bien dormi? Tu es encore dans les vapeurs de ta quillée d'hier soir? C'est vrai qu'une fédérale pareille, à ce qu'on m'a dit, ça doit laisser des traces…

– Mais, c'est tout à fait cohérent: à l'Hôtel de la Paix, j'avais déjà remarqué, sans en tirer de conclusion, la présence dans leur salle de bains de trois brosses à dents! Et à chaque fois qu'on nous a signalé la présence d'un mystérieux Asiatique autour de la victime du crime de Chamblandes ou de ses assassins présumés, les deux frères avaient un alibi irréprochable: réception olympique, manifestation sportive ou mondanités diverses…

Oui, les frères Kana étaient bien trois: Hira, Kata et Kanji. On dit que chez les triplés règne une stricte répartition des rôles: il y a celui qui s'occupe du ménage et des affaires intérieures de la fratrie, celui qui est chargé des relations avec l'extérieur, et l'agent secret, celui qui réalise les actions inavouables et les coups fourrés (1).

– Nan nan. Ça se peut pas, pas. Qu'est-ce que ces acrobates en pyjama auraient bien pu taguenasser avec le meurtre du rouge à Chamblandes? Au milieu de ces vignes où on ne fait que du blanc!

– La même chose que tous les autres: ils cherchaient les secrets qu'Ignace Reiss avait emportés avec lui au moment de faire défection. D'ailleurs, ils logeaient dans le même hôtel que…

Une des rares photos sur lesquelles figurent les frères Kana, en compagnie d'autres officiers de la police militaire japonaise. Les triplés Hira, Kata et Kanji sont reconnaissables à leurs lunettes. Cette vue fut prise en septembre 1931, dans un train blindé reliant Harbin à Moukden (aujourd'hui Shenyang).

En disant cela, je venais de réaliser que la présence de Kanji Kana avec ses frères menait directement à une possibilité qui ne m'avait pas encore effleuré l'esprit. Potterat essaya de détourner mon attention, comme d'habitude.

– Bon, dis voir, il se fait faim, pas. Et si poussait jusqu'à Ouchy pour commander la fondue au Viril? Le patron sait en faire une qui a un de ces goûts de reviens-y, je te dis pas. Ça nous ferait bien du bien après cette matinée lugubre comme la veuve d'un pasteur de la Vallée de Joux un soir d'hiver. Crois-tu pas?

– Non, attends, je finis mon raisonnement…

– Pas besoin, on a bien le temps…

– Quand ils rentrent à l'Hôtel leur meurtre accompli, Rossi et la Schüpbach s'affolent. Selon le témoignage de la femme de chambre, ils claquent les armoires et se lamentent au sujet de la mallette. Jusqu'à aujourd'hui nous avons pensé à une souris d'hôtel…

Avec une rapidité que je ne lui connaissais guère, mon maussade collègue se mit à courir en direction de la plage qui bordait le chemin:

– Oh! Des cygnes, regarde comme ils sont rigolos, Walthi. Bouri-bouri, bouri-bouri!

– Celle que nous avons baptisée Arlette Derochio ou Delvechio selon les mots de l'espion italien, était en fait…

Potterat soupira longuement; puis, excédé, shoota un énorme caillou en direction des malheureux volatiles.

– Un *a-thlè-te-de-To-kyo*. Vouais, je sais ça de longtemps en arrière.

Osvaldo et Malgraziata avaient bien identifié le visiteur nocturne de la chambre des assassins. Mais dans les propos rauques du trachéotomisé, abusé par les alibis des deux frères et par leur apparente honorabilité, je n'avais pas su reconnaître celui qui avait dérobé durant la nuit du meurtre la mallette destinée à servir d'assurance-vie à Ignace Reiss.

– Mais je viens fou avec toi! Tu as vraiment une tête d'Allemand pas possible! Puisque je te dis que ça sert à rien, que ça va encore faire du chenil et qu'on va y gagner rien d'autre que des enquiquinements supplémentaires!

En proie à une fureur qui dépassait les proportions habituelles, l'inspecteur Potterat s'était arrêté au milieu de la plage et piétinait son chapeau de rage, en tendant un cigare vengeur dans ma direction:

– À présent ça suffit! Si tu comprends pas le français, je vais venir plus stramm avec toi! Tu vas pas continuer comme ça à emmerder les bons types! Je t'ai rien fait, moi! J'ai beau te dire et te redire les choses, tu veux rien entendre. Nom de bleu, c'est pas les Jaunes qui ont tué l'Eberhardt! Il faut que je fasse quoi pour que tu m'écoutes? Tu veux que je grimpe aux arbres et que je pousse des bramées? T'as qu'à me croire! Juste une fois, pas!

Sûreté, vendredi 10 septembre 1937, 15h00

Simples délégués des fédérations sportives nippones, les frères Kana n'étaient en rien couverts par l'immunité diplomatique. En outre, l'un d'eux séjournait en Suisse de manière clandestine. Sur ordre du commandant Bataillard, une simple fouille de leur chambre permit de repérer parmi les malles en bambou tressé une mallette de cuir fatiguée, passablement lourde. Les agents du Kempétaï ne firent aucun commentaire, se bornant à reconnaître leur défaite d'un air absent. D'autres se chargeraient de les interroger.

Très alléché par cette découverte, le commandant avait tenu à assister personnellement à l'ouverture de la mallette. Il avait aussi invité dans le local des transmissions de la police cantonale quelques officiers de l'armée qui ressemblaient furieusement à ceux que j'avais aperçus la veille dans l'entourage du colonel Masson. Potterat était là également, silencieux et détaché depuis que le patron s'était entretenu avec lui dès notre retour dans les bureaux de la Cité.

La serrure forcée, nous découvrîmes un coffre de bois, muni d'une charnière. La partie inférieure contenait un classique clavier de machine à écrire, de type QWERTZUIO, dépourvu de signes accentués. Les vingt-six lettres se retrouvaient par ailleurs sous forme de petites pastilles recouvrant chacune une ampoule. À cette mécanique traditionnelle de machine à écrire s'ajoutait une batterie de quatre roues dentées, comportant des chiffres allant de 1 à 9. En dessous du clavier, diverses prises étaient prévues pour accueillir les fiches de quelques câbles très courts, manifestement destinés à apparier certaines de ces prises, comme dans un central téléphonique. Le haut du dispositif présentait encore quelques commutateurs portant des intitulés allant de F1 à F12.

La machine de codage allemande Encrypta (ici le modèle B-12) demeure le secret le mieux gardé de la Seconde Guerre mondiale: aucune encyclopédie du renseignement ne la mentionne.

Le couvercle recélait quant à lui un dense réseau d'ampoules, de curseurs et de potentiomètres de toutes sortes, complété de condensateurs et de bobinettes, parsemé de chevillettes et d'interrupteurs de tailles variées. Un petit ventilateur et un long fil d'antenne complétaient le tout. Sous la boîte, une plaque de métal embouti portait l'inscription «Encrypta Maschinen, Helmut Goreng, Siliziumthal, Stuttgart» et l'image d'une clé dont le panneton avait une forme de croix gammée.

Quelques feuilles de papier avaient été glissées à la hâte entre les deux parties de la mallette. Dépliées, elles nous révélèrent des colonnes de chiffres et de lettres dénuées de sens, probablement des brouillons de codage ou de décodage.

Un major du contre-espionnage fut le premier à nous faire part de ses impressions:

– À première vue, elle ressemble aux machines de codage allemandes en vente dans le commerce depuis des années, mais le couvercle contient un émetteur comme je n'en ai jamais vu.

Après avoir soigneusement fait noter les positions des roues dentées, des commutateurs et des câbles, le commandant décida de tenter un essai pour comprendre un peu mieux le fonctionnement de la machine. L'aspirant Lejoyeux, un grand type qui travaillait aux transmissions, fut invité à se mettre à l'œuvre: il régla la fréquence sur celle de la police et, comme un pianiste, tendit ses mains sur le clavier. Que fallait-il taper? Une seule lettre? Un message anodin? Une suite aléatoire? Un nom commun? Un nom propre?

– Essayons notre devise cantonale, proposa Bataillard.

Lejoyeux commença à pianoter les premières lettres, rien ne se passait. Le silence était à la mesure de la déception.

– Je suis peut-être un vieux bêta qui n'y comprend pas tant, le roi des agnotis, des badadias, des gnagnous, des taborgnaux et des yotelets, pas. Mais ce fil-là, ça serait-il pas pour l'électricité? soupira l'inspecteur Potterat en avançant la lippe sous sa moustache.

On brancha la machine sur le courant de ville, et Lejoyeux recommença. Aussitôt, la roue dentée située à gauche se mit à tourner d'un cran à chaque frappe, les commutateurs s'abaissèrent et se levèrent alternativement, tandis que les ampoules clignotaient en rythme. La suite de lettres qui s'illumina progressivement formait la version cryptée du texte que porte le drapeau vaudois:

```
Clair: liberteetpatrie
Codé : TAMUWCNAICDPYDF
```

Chacun des spécialistes s'accorda sur la beauté du message chiffré: aucune lettre n'était codée deux fois de suite de la même manière, la suite de caractères semblait indéchiffrable: on frôlait le chef-d'œuvre. Mais ce n'était pas tout.

Au bout de quelques secondes, la partie haute de l'appareil se mit à vibrer au son de petits craquements et de sifflements aigus. Puis tout s'arrêta.

Le standardiste du poste TSF sursauta à l'autre bout du local: son appareil recevait un puissant signal. Il nota rapidement ce qu'il percevait et nous l'apporta. Le message expédié à travers les ondes par la machine Encrypta avait été totalement modifié. Il était devenu une suite de signaux longs et courts qui ne ressemblaient à rien de connu, ni du morse ni un autre système classique.

```
.-.-.-.. .-.....- .-..-.- .-.-.-.- .-.-.--
..-....- .-..--. .-.....- .-..-..- .-....-
.-...-.. .-.-.... .-.-..- .-...-.. .-...-.
```

Au point où nous en étions, il restait à tester, en sens inverse, la capacité de déchiffrage de la machine. Le standardiste procéda au renvoi du message capté, Lejoyeux régla l'Encrypta en position de récepteur et rétablit les positions d'origine des pièces rotatives. Au bout de quelques secondes, les ampoules scandèrent une suite de lettres que l'on put reproduire ensuite sur le clavier:

```
Codé : QXTZGYNAICXIBHF
Clair: belitreetpirate
```

– Oh, zut et flûte, j'ai dû croiser deux commutateurs ou rater un tour de roue, s'excusa Lejoyeux.

Chacun restait sur son quant-à-soi, je ne pus m'empêcher de demander:

– Un pirate, je comprends, mais un bélître?

Le commandant Bataillard me répondit sur un ton offusqué:

– Un bélître est un clochard, un mendiant, un moins que rien… Vraiment sans rapport avec le message de départ! Messieurs, tout ceci nous dépasse largement! Heureusement, nous avons les meilleurs décrypteurs du pays ici même, à Lausanne. Le bibliothécaire de la faculté libre de théologie parle une trentaine de langues, et le capitaine Pahud est un as de notre service du Chiffre, capable de décoder n'importe quel texte, écrit par n'importe qui. Il y mettra le temps qu'il faudra mais il y parviendra!

(à suivre)

1) Le Kempétaï (ou police militaire de l'armée impériale) fut chargé, à partir du début du XXe siècle, du maintien de l'ordre dans les territoires conquis par le Japon. Au départ simple gendarmerie, cette force se vit attribuer progressivement des fonctions de police politique et de service de renseignement. Son action fut particulièrement brutale en Corée et Chine, mais elle sévit également contre les opposants japonais. Le Kempétaï fut dissous en 1945. (*N. d. T.*)